

## ANNABELLE GUGNON

### Les esprits-cuivre

L'humanité entre dans un autre temps de son histoire. D'innovations technologiques en passions numériques, la révolution digitale redessine radicalement nos existences. Comme chacun, Alice Anderson est saisie par l'ampleur de cette mutation. Le monde devient immatériel. L'époque est passionnante à vivre pour l'artiste qu'elle est. Mais comment mémoriser ce monde réel qui, peu à peu, s'évanouit ? Comment garder trace d'une humanité contemporaine placée au seuil du transhumanisme ? Alice Anderson a fait de ces questions sa quête artistique.

Elle a choisi le cuivre comme allié. Ce métal est l'un des premiers à avoir été utilisé par les humains. A l'aide d'un fil dont elle entoure les objets, lors d'un rituel-performance, elle enregistre les choses et les formes, elle cristallise les liens et les moments. Elle mémorise. Elle tisse. Elle momifie. Telle Mnémosyne, la Titanide mère des neuf muses, Alice Anderson préserve la mémoire, se fait passeuse des traces et des signes. Guitare, câble, appareil-photo, brouette, disque dur, automobile, baskets, ordinateur.. Mille et un objets sont « tissés » au fil cuivré et forment une cosmologie de modes de vie, de manières de penser, de se repérer, de faire de la musique, de se déplacer, de se nourrir, de vivre...

Le rituel de mémorisation — ce que l'artiste dénomme « performance » — est un moment d'intensité partagée. Avec soi-même, avec plusieurs participants... Et aussi avec le public dans le cadre de l'Atelier mobile (Travelling Studio) où chacun choisit ce qu'il souhaite mémoriser comme, en 2015, à la Wellcome Collection, à Londres (« Memory Movement Memory Objects »). La performance, par le geste répétitif d'encercler, amène à une transe. Le corps ne fait plus qu'un avec la chose. L'esprit flotte. L'énergie humaine se transfère à l'objet. Ce dernier atteint un niveau symbolique comme s'il s'agissait d'une transsubstantiation. Pourtant, dit Alice Anderson, « le moment du tissage n'est pas grandiloquent. C'est un geste routinier, normal mais sa répétition prolongée donne accès à un autre espace, à un espace spirituel. » Le résultat étonne. Les câbles d'ascenseur déploient une grâce aérienne, les lattes du plancher s'arrondissent jusqu'à devenir des cercles parfaits, les échelles s'ajustent en portées musicales, les rails de néons s'enchevêtrent en baguettes de Mikado... Le cuivre offre le pouvoir de la métamorphose. « C'est un matériau surprenant, dit Alice Anderson. La matière se déforme sous les micro-tensions du fil. Souvent, lorsque j'arrive le matin à mon atelier, je constate que les contours sont différents de la veille. » L'exemple des étagères métalliques est éloquent (« Metallic Shelves », 2013). Au départ, elles étaient strictement identiques. Une fois « tissées », chacune s'est singularisée, comme si elle avait suivi son propre destin plastique. Le fil a travaillé. Les unes les autres se sont plus ou moins rétractées, produisant un ensemble de formes inventées par les matériaux eux-mêmes.

Ainsi en est-il aussi des lieux. Une fois mémorisés au fil cuivré, ils semblent traduits dans une nouvelle langue plastique. Pour Alice Anderson, l'esprit du lieu tient aux éléments architecturaux. Elle intervient in situ. « Cela signifie que les œuvres sont en totale dépendance du lieu où elles sont réalisées », selon les mots de l'artiste Daniel Buren, initiateur du concept. En 2015, elle est invitée pour une résidence de plusieurs mois à l'Espace culturel Louis Vuitton, à Paris (« Data Space »). Elle choisit plusieurs éléments de l'endroit qu'elle mémorise avec l'aide du Travelling Studio. Le lieu livre un avatar de lui-même. Escalier, lucarnes, cage d'ascenseur et câbles sont transformés... Comme le sont, en 2016, les imposantes colonnes du Bâtiment historique Eiffel, à Paris, une fois mémorisées.

Ces métamorphoses proviennent d'une sorte de magie. « Lorsque je performe, c'est comme si j'étais moi-même un matériau. Je suis d'une attention extrême », dit Alice Anderson. Le fil est si fin qu'on le perçoit à peine. Par conséquent, la performance ressemble à une danse. Les gestes sont d'autant plus chorégraphiques que ce tissage produit une musique. Là encore, chaque objet compose la sienne. Les glissements autour d'un canoë ne jouent pas la même partition que les petits gestes rapides autour d'un rouleau de scotch, d'un cendrier ou d'une pelle. Il faut dire que, pour éviter que le fil ne stoppe le mouvement, les bobines sont placées dans un contenant (un verre, une théière...). Lors du dévidement, le sautilllement crée une sonorité hypnotique. Chaque performance se situe à la croisée des arts plastiques, de la musique et de la chorégraphie. Les « Pulse Paintings » (2016) sont des dessins de rythmes. Ce sont des traces

de pastels posées au diapason de la pulsation du corps de la plasticienne dansant d'un pied sur l'autre entre deux surfaces horizontales. Par ce balancement instinctif, elle expérimente son rythme interne. Elle en donne une représentation visuelle au pastel rouge, matière à laquelle elle est très sensible du fait de ses propriétés vibratoires. John Cage n'est pas loin... Voici ce que disait le compositeur de musique contemporaine, initiateur du mouvement Fluxus et directeur musical de la Merce Cunningham Dance Company : « Lorsque je fus introduit auprès d'Oscar Fischinger, il se mit à me parler de l'esprit qui se trouve inclus dans chacun des objets de ce monde. Or, cet esprit, il suffit pour le libérer d'effleurer l'objet, d'en tirer un son. Voilà l'idée qui m'a conduit à la percussion. Je n'ai cessé au cours de toutes les années qui ont suivi [...] de palper les choses, de les faire sonner et résonner, pour découvrir quels sons elles contenaient. »<sup>1</sup>

Alice Anderson va jusqu'à dessiner les rythmes virtuels d'objets en reproduisant leur code-barre (« Amazon Parcel », 2016). Ces suites de vides et de pleins sont leur carte d'identité (« Portraits d'objets », 2015). Le lien entre code-barre et article est intellectuel ; l'opération identifie une chose en la faisant disparaître. Cet escamotage participe de la dématérialisation du monde. En accomplissant ces dessins de manière obsessionnelle, la plasticienne redonne corps à ce qui n'en a plus.

L'univers matériel devient virtuel et les humains risquent de s'évanouir avec lui. « Il est fort probable que les causes même de la déchéance de l'humanité ne proviendront pas [...] des robots [...] mais de notre soumission à la passivité musculaire et neuronale », écrit Pascal Picq<sup>2</sup>, paléanthropologue, professeur au Collège de France. Bouger, marcher et penser sauvera l'humanité. Cette intuition est au cœur de l'œuvre d'Alice Anderson. L'une de ses pièces majeures s'intitule « 181 Kilometers » (2015). C'est une sphère monumentale de deux mètres de diamètre. Elle a souhaité mémoriser les formes géométriques et a commencé par cette figure. Pour la réaliser, elle a marché circulairement pendant 181 kilomètres, gardant son fil sous tension et ne s'arrêtant que pour dormir. Elle a dépassé le tournis pour entrer dans un état de conscience extraordinaire. « Dans le corps, il y a quelque chose d'extrêmement insaisissable. Dans une telle marche, les moindres événements donnent toute leur résonance », dit-elle.

En voyant cette monumentale sphère solaire, difficile d'imaginer que pour Alice Anderson tout a commencé par une minuscule bobine découverte dans un réveil. Jusqu'alors elle réalisait des films vidéo. Un jour de 2010, elle manipule un réveil de poche, le démonte, en explore le mécanisme. Un déclic se produit. Dans la foulée, l'artiste tisse son ordinateur au fil de cuivre sans en sauvegarder les données. Ce geste est fondateur. Il y a un avant et un après. Un nouvel espace artistique s'est ouvert à elle.

Durant la même période, alors qu'elle est invitée à réaliser une exposition pour le musée Freud, à Londres, elle entre dans une pièce habituellement fermée au public. Et là... Elle découvre le métier à tisser d'Anna Freud, la fille de l'inventeur de la psychanalyse. Coup de foudre et nouveau déclic. Alice Anderson mémorise le musée. Avec un groupe d'amis, elle réalise un travail très physique. Ils montent sur les toits, descendent, remontent, se laissent guider par l'architecture. Le résultat est stupéfiant (« Housebound », 2011).

A partir de ces événements fondateurs, elle se met à tisser les objets, à explorer plus avant les circuits de la mémoire et le fonctionnement du cerveau, des neurotransmetteurs, des connexions synaptiques... Les liures, cordes, câbles deviennent, pour elle, des sujets de prédilection. L'œuvre « Bound » (2011) représente une gigantesque bobine autour de laquelle sont tissés les câbles sous-marins réunissant les connexions Internet de toute la planète.

Les questions sur le fonctionnement du cerveau entrent en résonance avec celles de l'intelligence artificielle, du transhumanisme et du devenir de l'humanité. Cela l'aimante vers les Indiens Aruacos. Ils demeurent, en Colombie, dans la Sierra Nevada, leur montagne sacrée. Le tissage est leur cosmogonie, leur rituel et leur recueillement. Pour eux, vivre, c'est tisser la vie. Comme Jackson Pollock a trouvé chez les Indiens Navajos une inspiration créatrice, Alice Anderson trouve chez les Indiens Aruacos, une orientation cosmique à son œuvre. Comme le rend visible la série « Itinéraires

d'un corps » (2018), suspendue dans l'espace comme une abstraction. Pour la première exposition de cette nouvelle série, Alice Anderson a choisi la grande nef de la Patinoire Royale. Sous la verrière, prennent également place plusieurs totems technologiques à taille humaine « Spiritual Machines » (2017). Ce monde d'esprits et de puissances sacrées est élaboré à partir d'ordinateurs, de Blackberry® et d'autres instruments du monde numérique et connecté. Le fil cuivré a des pouvoirs énergétiques et symboliques : il est à la fois conducteur de chaleur et enchanteur de lumière. Ce fil est toujours le début d'un chemin.

Comme l'araignée-tisserande de Louise Bourgeois (« Maman », 1999), Alice Anderson tisse et retisse le monde. Elle le répare aussi. Lorsqu'un objet est blessé ou cassé, elle le place dans une capsule d'acier. L'oxydation se produit. La plasticienne tisse alors un lien de gestes et de danses pour rétablir le contact avec lui. Après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, elle a procédé à ce rituel autour du mobilier emblématique des terrasses de cafés parisiens, visées par les armes terroristes. Table de bistrot, parasol, cendrier et dix autres choses ont été encapsulées, ritualisées et placées en ligne brisée. Cette série de « Times Capsules » s'intitule « Insouciance » (2016). La danse rituelle est une énergie et une force. Elle relie Alice Anderson à Pina Bausch. La plasticienne accorde les gestes aux choses. La chorégraphe incorporait, quant à elle, les objets à la danse. A la fin de sa vie, elle prononçait ces mots comme une prière : « Dansez, dansez sinon nous sommes perdus. »<sup>3</sup>

1. John Cage, « Pour les oiseaux. Entretien avec Daniel Charles », 1970, éd. L'Herne, 2014.

2. Pascal Picq, « Qui va prendre le pouvoir ? », éd. Odile Jacob, 2017.

3. Film documentaire de Wim Wenders, « Pina », 2011, Les Films du losange.